

Lors donc que le lieutenant Boulitch s'approcha de la table, tout le monde fit silence : on connaissait l'homme, et l'on s'attendait à quelque fantaisie originale.

—Messieurs ! dit-il (sa voix était calme quoique d'un ton plus bas qu'à l'ordinaire) : Messieurs, à quoi bon de vaines disputes ? Vous voulez des preuves : je propose de faire sur moi-même... un essai—pour montrer si l'homme peut librement disposer de sa vie, ou si, pour chacun de nous, l'heure fatale est fixée d'avance. Qui veut accepter l'épreuve ?...

—Pas moi ! pas moi ! s'écrièrent plusieurs officiers ; voilà un fou ! Quelle idée lui vient en tête ?

—Je fais un pari, dis-je en plaisantant.

—Lequel ?

—Je parie qu'il n'y a pas de prédestination !

Ce disant, je jetai sur la table une vingtaine de pièces d'or—tout ce que j'avais dans ma poche.

—Je tiens ! dit Boulitch d'une voix sourde : major, vous serez juge. Voici quinze pièces d'or ; vous m'en devez cinq : ayez la bonté de les ajouter aux miennes pour faire la somme.

—Bien ! dit le major ; mais du diable si je comprends de quoi il s'agit et comment vous allez décider la question.

Boulitch, sans répondre, entra dans la chambre à coucher du major. Nous en trâmes avec lui. Il s'approcha du mur où des armes étaient suspendues, et prit au hasard un pistolet, parmi plusieurs autres, de différents calibres, accrochés à des clous.

Nous ne comprenions pas encore son idée. Mais quand on le vit armer le pistolet et mettre de la poudre dans le bassinet, plusieurs assistants poussèrent une exclamation involontaire et lui saisirent le bras.

—Que veux-tu faire ? lui crièrent-ils... mais c'est insensé !

—Messieurs ! dit lentement le Serbe en débarrassant son bras, lequel de vous consent à payer pour moi vingt pièces d'or ?

Tous se turent et reculèrent.

Boulitch, suivi des officiers, rentra dans l'autre chambre et s'assit devant la table. Il nous invita d'un geste à prendre place autour de lui. Nous lui obéîmes en silence. En cet instant, il exerçait sur nous une sorte d'ascendant mystérieux. Je fixais obstinément mes yeux sur les siens ; mais son œil immobile et calme rencontra mon regard scrutateur, et un faible sourire effleura ses lèvres décolorées. Pourtant, malgré son sang-froid, il me sembla voir sur son pâle visage le signe d'une mort prochaine. J'ai souvent observé—et beaucoup de vieux militaires ont confirmé mon observation—que l'homme qui n'a plus que quelques heures à vivre porte sur sa figure l'empreinte fatale d'une mort inévitable. Les yeux expérimentés s'y trompent rarement.

—Vous mourrez aujourd'hui ! lui dis-je.

Il se retourna brusquement de mon côté mais répondit d'une voix lente et calme :

—Peut-être oui, peut-être non. Puis s'adressant au major : —Le pistolet est-il chargé ? lui demanda-t-il ; mais le major était si troublé, qu'il ne comprit pas bien la question.

—Assez, Boulitch ! dit un officier ; c'est sûr qu'il est chargé, puisqu'il était pendu la crosse en bas ; quelle envie as-tu de plaisanter de la sorte ?

—Sotte plaisanterie ! dit un autre.

—Je parie cinquante roubles contre cinq que le pistolet n'est pas chargé, dit un troisième.

Un nouveau pari s'engagea.

Cette longue cérémonie commençait à m'ennuyer.

—Ecoutez ! dis-je à Boulitch ; il faut en finir : ou bien tirez, ou remettez le pistolet à sa place et allons nous coucher.

—Oui ! oui ! firent plusieurs voix : allons nous coucher.

—Messieurs, je vous prie de ne pas bouger de places ! dit le Serbe en appuyant sur son front la bouche du pistolet.

Nous restâmes comme pétrifiés.

—Monsieur l'aide de camp, reprit-il, prenez une carte et jetez-la en l'air.

Je pris une carte sur la table—je me souvins que c'était l'as de cœur—et je la lançai en l'air.

On cessa de respirer. Tous les yeux, respirant la terreur et je ne sais quelle curiosité indéfinissable, allaient du pistolet à l'as fatal qui, oscillant dans l'air, s'abaissait lentement. Dès qu'il toucha la table, le Serbe fit feu... le pistolet ne partit pas.

—Grâce à Dieu ! cria-t-on... il n'était pas chargé.

—Voyons pourtant, dit Boulitch.

Et relevant le chien, il ajusta sa casquette qui était suspendue au-dessus de la fenêtre.

Une détonation retentit et la chambre fut remplie d'une épaisse fumée. Quand elle se fut dissipée, on regarda la casquette ; elle avait été percée juste au milieu, et la balle s'était profondément enfoncée dans le mur.

Pendant quelques minutes, personne ne fut en état de prononcer une parole. Boulitch, avec le plus grand calme, faisait glisser ses pièces d'or dans sa bourse.

On se mit ensuite à chercher pourquoi le pistolet avait raté la première fois. Les uns affirmaient que le bassinet était obstrué ; les autres disaient à voix basse qu'au premier coup la poudre était humide, et que Boulitch en avait remis de nouvelle au second. Mais je soutins avec énergie que cette dernière supposition n'était absolument fautive, attendu que je n'avais pas quitté le pistolet des yeux.

—Vous êtes heureux au jeu ! dis-je à Boulitch.

—C'est la première fois de ma vie, répondit-il en souriant avec un naïf contentement de lui-même ; cela vaut mieux que la banque et le schloss—mais c'est un peu plus dangereux.—Eh bien, commencez-vous à croire à la prédestination ?

—Je crois, dis-je... seulement, je ne comprends pas à présent pourquoi il n'avait semblé que vous deviez absolument mourir aujourd'hui.

Ce même homme, si calme tout à l'heure en risquant de se brûler la cervelle, manifesta tout à coup une irritation et un trouble extraordinaires.

—En voilà assez ! dit-il en se levant. Notre pari est fini, et vos observations me semblent déplacées.

Il prit sa casquette et sortit.

Cela me parut étrange... et ce n'était pas pour rien.

La suite de ce récit ne se rapporte plus à notre sujet. Nous dirons seulement que, moins d'une heure après, Boulitch, en rentrant chez lui par une nuit très-sombre, fut tué par un cosaque ivre qui, sans le connaître, lui passa son sabre au travers du corps.

CHARLES ROLLINAT.

EN FUMANT

BOUDERIE D'UN ÉTUDIANT EN DROIT

Ce qu'on est convenu d'appeler la "bonne société," à Montréal, présente une infinité de sujets d'étude à l'observateur attentif. Depuis le bon vieux Molière, qui a peint d'une manière si admirable tous les ridicules et les travers du siècle de Louis XIV ; qui est peut-être le seul homme qui ait connu le cœur humain avec toutes ses faiblesses, l'humanité n'en a pas moins continué à présenter des caprices et des contrastes qui font pâmer de joie celui qui se donne la peine de les observer et d'en faire un sujet d'étude spéciale.

Si Molière a écrit la comédie des *Précieuses ridicules*, j'avoue que celui qui voudrait faire une comédie des *Précieuses ridicules* trouverait amplement matière à son sujet.

A Montréal, notre vieil aphorisme : *Ce n'est pas l'habit qui fait le moine*, est un effronté menteur ; car, désormais, il nous faudra dire le contraire. Et une conversation que j'ai eue avec mon ami D... m'a convaincu pleinement de l'exactitude de ce que je viens d'avancer.

Donc, ce cher ami D... soutenait mordicus que, de nos jours, c'est l'habit qui fait le moine.

Je me permettrai de rapporter ici les

arguments qu'il amenait à l'appui de sa thèse :

—Tu connais le nommé X..., me dit-il, qui a plus d'un point de ressemblance avec M. Jourdain, le *bourgeois gentilhomme* de Molière. Eh ! bien, j'ai l'insigne avantage d'avoir vu le jour dans la même paroisse que lui ; nous sommes à peu près du même âge ; nous avons joué ensemble ; nous nous sommes administré des taloches plus d'une fois ; la position sociale de nos parents est la même ; nous avons fréquenté la même école, avec cette différence, toutefois, que moi, j'ai continué à *traîner* sur les bancs du collège pendant huit ans, tandis que lui, n'ayant aucune disposition pour l'étude, étant ce qu'on est convenu d'appeler une buse, il est venu tenter fortune à Montréal, ayant pour toute recommandation sa suffisance et son esprit pétri de prétentions.

—Arrivé dans la grande métropole commerciale, il s'est engagé comme commis, et moi, j'ai continué de décliner *Rosa, rose*.

—Voilà dix ans de cela. Il gagne maintenant un assez bon salaire ; il ne manque pas un bal et passe dans le monde pour un garçon bien placé. Moi, après huit années de rudes études, huit années à disserter Rollin, à étudier les chefs-d'œuvre de la littérature, à me creuser le cerveau pour acquérir quelques connaissances scientifiques, me voilà dans un bureau d'avocat au milieu des paperasses de toutes sortes ; c'est te dire que je suis étudiant en droit, ou, ce qui est la même chose, gueux accompli.

—Tu souris en m'entendant te débiter toutes ces choses ; mais courage, ce n'est pas tout. Je te disais, il y a un instant, que X... était bien reçu dans le monde ; je pourrais même ajouter qu'il y est choyé, fêté, porté sur la main, comme on dit dans mon village. Pourquoi cela ? me diras-tu. Je te répondrai, sans désespérer, que c'est parce que *l'habit fait le moine*. Tu vois où je veux en venir. Si j'avais un bel habit à la dernière mode, des bottes bien cirées, une cravate du dernier goût, je serais, moi aussi, choyé, fêté, voire même porté au Capitole, si je puis m'exprimer ainsi.

—Je ne veux pas tomber dans l'exagération, mais tu vois comme moi que nous avons raison de maugréer quelque peu contre notre société. Parce que je ne suis pas mis à la dernière mode, il ne s'en suit pas de là que je suis un être que la société doit rejeter de son sein. Je t'assure que quelquefois, le *spleen* s'emparant de moi, il me prend envie de *ficher toute la boutique* là, de jeter Pothier et Cujas au feu, et de m'engager comme vendeur de chandelle ou de drap.

—Je serai alors un des lions du jour. Il y aura de belles petites bouches qui me souriront et qui me rendront fou de joie.

Comme on le voit, notre pauvre garçon, tout en ayant des idées un peu exagérées, n'en prouva pas moins que c'est l'habit qui fait le moine.

Et, à ce propos, je me permettrai quelques réflexions que je crois bien appropriées. Il est déplorable de voir ici, à Montréal, comment la jeunesse instruite—qui est appelée plus tard à gouverner le pays—est vus avec une espèce de défiance, pour ne pas dire plus, dans nos familles canadiennes.

Qu'arrive-t-il ? C'est que cette jeunesse, laissée à elle-même, n'ayant aucun endroit convenable pour aller se reposer de ses études, est exposée à tomber dans des écarts regrettables. Si tous les jours nous voyons de beaux talents s'amoinvrir, s'étioler et s'anéantir, on peut dire que cette espèce de délaissement, d'abandon dans lequel ils sont quittés, y contribue pour beaucoup.

Ah ! si l'hôtel de Rambouillet avait un semblant de succursale ici ; si quelques familles canadiennes consentaient à *sacrifier* une soirée par semaine pour réunir la jeunesse instruite—on mettrait les habits de drap de côté pour la circonstance—il est certain que ce *sacrifice* rendrait un immense service aux jeunes étudiants, en les préservant de bien des dangers dans lesquels ils sont si exposés à tomber. Et puis, je crois que la société y gagnerait ; le

niveau intellectuel n'y perdrait certainement rien. Au lieu de parler chevaux et toilette, on parlerait littérature et beaux-arts, ce qui, avouons-le, serait de beaucoup préférable.

Et, puisque j'en suis à philosopher, je me permettrai encore une réflexion. Dans ce siècle matériel, ce n'est pas l'intelligence qui prédomine, qui l'emporte, ce sont les gros sous. Devant ces terribles gros sous, toutes les portes de salon s'ouvrent comme par enchantement ; les genoux, qui semblaient ankylosés auparavant, fléchissent ; l'espèce sonnante tient lieu d'intelligence et de toutes les qualités.

Lamennais a dit : " Il y a des esprits si stériles, qu'il n'y pousse pas même de bêtises ; il s'y en trouve cependant, mais elles y ont été transplantées." On pourrait ajouter que chez plusieurs de nos lions, il ne pousse que des gros sous, qui ont été transplantés aussi.

* *

L'autre jour, une jeune demoiselle, qui se targue d'avoir reçu une instruction supérieure, disait, en parlant d'un Adonis, qu'il avait *conquis* tous les cœurs.

Un de nos amis reprit qu'il avait pensé la même chose, mais qu'il n'aurait pas pu l'exprimer d'une manière si élégante.

—Que vous êtes flatteur ! répondit-elle tout bonnement.

* *

On est convenu d'appeler l'amitié une belle et sainte chose. Mais franchement, a-t-on jamais compris l'amitié, qui ne doit pas être un pacte, mais une assimilation ; qui ne doit pas avoir l'intérêt pour mobile, mais le plus grand désintéressement ? Voici comment Alphonse Karr, le spirituel écrivain, s'exprime à propos des amis :

—Un ami, dit-il, c'est un homme armé contre lequel on combat sans armes.

—C'est un homme qui sait sur quel coup précisément il vous prendra en tirant l'épée.

—Un ami, c'est Judith qui vous assoupit dans ses bras et vous tue au milieu des songes agréables qu'elle vous fait faire.

—C'est Dalilah qui connaît le secret de votre force et de votre faiblesse.

—Quand un homme a deux amis, ce n'est que pour se plaindre alternativement de chacun d'eux à l'autre.

—On prend des amis comme un joueur prend des cartes : on les garde tant qu'on espère gagner.

—Entre tous les ennemis, le plus dangereux est celui dont on est l'ami.

—A la fin de sa vie, on découvre qu'on n'a jamais autant souffert de personne que de son ami.

Je m'aperçois que je prolonge mes délassements, ce qui est contre mes habitudes. J'éteins ma pipe, et je vous dis au revoir, chers lecteurs.

MACK.

RÉSURRECTION.—Un événement assez étrange vient, dit l'*Union de la Sarthe*, de se passer dans la commune de Neuville.

Il y a quelques jours, on célébrait dans l'église l'enterrement d'un habitant de la paroisse, mort subitement.

La messe touchait à sa fin, lorsque tout à coup on entendit des sons inarticulés sortir du cercueil ; le mort revenait à la vie et protestait à temps, heureusement, contre la situation qu'on lui avait imposée.

Le curé se hâta de le faire sortir de sa prison. M. X... reçut aussitôt quelques soins qui lui rendirent toute sa connaissance.

Apprenant qu'un dîner avait été préparé pour les personnes assistant à l'enterrement, il en fit les honneurs avec la meilleure grâce du monde.

—Le *Free Press* de Winnipeg, dans son rapport sur les moissons pour 1876, fait connaître le total des rendements dans le Manitoba. On a obtenu 480,000 boisseaux de blé, 173,000 d'orge, 300,000 d'avoine, 45,000 de pois, 5,000 d'autres grains, 460,000 de patates, 700,000 de navets et d'autres racines. Dans le compte-rendu de leurs observations sur les moissons, des statisticiens constatent qu'en moyenne la production du blé a été de 32 boisseaux et demi par arpent dans 34 fermes, celle de l'orge de 42½, celle de l'avoine de 51, celle des pois de 32, celle des patates de 220, celle des navets de 662½. Toute la récolte a été d'un dixième au-dessous de l'attente des cultivateurs, à cause de l'humidité de la saison et parce qu'un grand nombre de terres n'avaient été labourées qu'une fois.